Entre convocation et collection, Philippe Annocque compose, avec Les singes rouges, son dernier roman paru chez l’excellent Quidam, un récit fragile, et bruissant. Tel un observateur chagriné des vies en voie de disparition, il semble se tenir à l’orée d’un bois dense où se côtoient, s’entremêlent, se fertilisent ses souvenirs et ceux de sa mère enfant en Guyane puis en Martinique. Fragment par fragment, il dépose sur la page avec délicatesse ce qui lui revient - au sens de réminiscences et d’héritage -, dessine ainsi le portrait d’une enfant métisse grandissant dans l’entre-deux, trop foncée ou trop claire, trop garçon, trop rebelle, vouée à la nostalgie souvent tue de ceux dont la mémoire s’enracine ailleurs, rejoint la Mémoire avec un grand M des peuples déplacés.

C’est dans cette mémoire partagée ou, comme il l’écrit, dans la géographie de son histoire que l’auteur cherche les trésors et les débris racontant qui ils sont, lui et ceux qui l’ont précédé. Page à page, en revenant constamment au seuil de sa quête, un appel nocturne lui annonçant que sa mère est tombée, en y revenant comme un nageur que le grand bain attire et inquiète, qui doit, pour aller plus loin, venir sentir même brièvement le bord à portée de main, Annocque fait jaillir un monde et dévoile avec pudeur et sincérité son chemin d’écriture et de deuil.

Les Singes Rouges Philippe Annocque, Quidam Editeur